

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 4 (1981)

Artikel: Batteurs d'autrefois
Autor: Jeannerat, Bruno / Evard, Olivier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

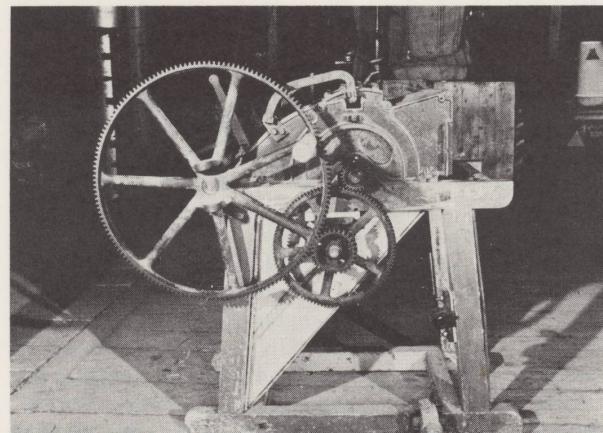
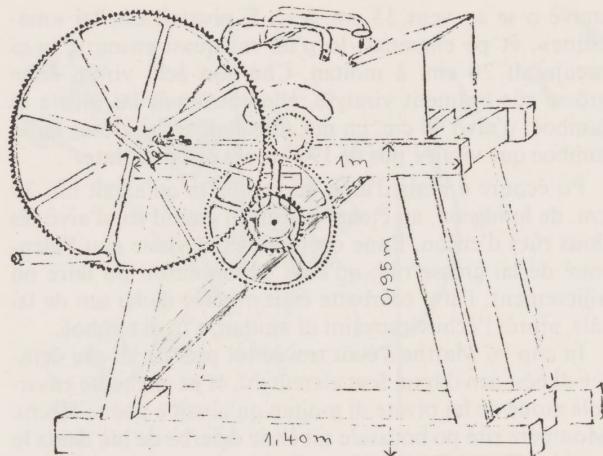
Batteurs d'autrefois

C'était en 1908. L'automne, après l'école, mon père allait battre en grange avec le vieux manège. On l'appelait «le Joseph chez le pelletier», parce que son aïeul était tailleur.

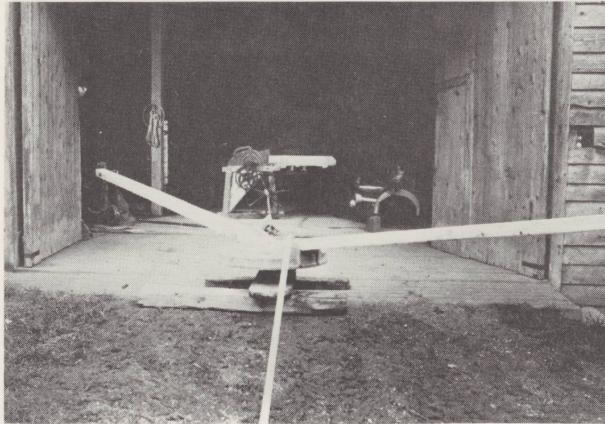
Mon père se rendait aux «Prés» de Montenol, chez Joseph Vernier-Marti, le mari de Marthe, une demoiselle originaire du Val-Terbi. Le salaire d'un batteur était alors de 1 fr. 60 pour une demi-journée, les «quatre heures» et le souper en plus.

A cette époque, le battage des céréales était ainsi organisé. Madame Vernier mettait les gerbes de blé ou d'avoine dans la batteuse (machine représentée ici de profil) qu'on appelait «la mécanique». Par petites poignées, elle étaisait les tiges sur le plateau et les glissait entre les dents du tambour et de la «carrosserie». La «mécanique» tournait rapidement grâce à un manège actionné par deux chevaux. Ils étaient dirigés par un domestique de 20 ans, Etienne, qui les faisait tourner allégrement sur le pont de grange. Attelés à une grosse perche (nommée «le bras») par des «palonniers», les bêtes étaient guidées par une longue tige de bois qui allait du centre du manège au mors de chaque animal, les obligeant ainsi à garder une distance constante et à tourner régulièrement.

Qu'on me permette cette petite digression avant de présenter les rouages de ce vieux manège. Etienne devait travailler en plein air et, lorsqu'il pleuvait, il n'avait qu'un manteau pour s'abriter. Un jour, non seulement il faisait un temps pluvieux, mais le brouillard enveloppait la campagne et un peu trop malin pour suivre exactement les ordres reçus de son maître, Etienne monta sur la grande roue et s'y assit tant bien que mal. Ainsi, il était au moins dispensé de marcher, car, il faut bien le dire, c'était un travail très monotone de faire tourner les chevaux. Malheureusement, son manteau se prit dans les engrenages de la roue de transmission et il s'enroula si bien autour de l'axe qu'Etienne tomba. Il ne put se relever, car il était déjà bien



La «mécanique» est munie des manivelles qui permettent de l'actionner sans le manège; la «grange» est fermée. A droite en haut: l'entrée des gerbes; à gauche en bas: la sortie de la paille battue.



Le manège est ici provisoirement installé. On voit les bras de traction à chevaux et la perchette de guidage. Manège et battoir sont reliés par deux barres de traction.



L'auteur de l'article et un jeune compagnon actionnant le battoir complètement équipé (à droite: la table servant à l'étalement des gerbes).

entravé, et les chevaux auraient continué d'avancer si mon père n'était pas intervenu en hâte. Sans lui, Etienne aurait eu la tête écrasée et le paresseux serait mort.

Toute la troupe des batteurs vint tirer le domestique de sa fâcheuse situation et le travail reprit après avoir avalé une «distillée», même si «la tournée» (100 gerbes) n'était pas achevée. On avait eu peur! Avec un vieux «battoir» comme celui que Joseph Vernier avait acheté à Delémont (et même avec ceux de 1940 pourtant bien améliorés), il fallait beaucoup de monde pour battre en grange. A part Marthe et Etienne, on avait besoin d'une ou deux personnes pour amener les gerbes près de «la mécanique», trois ou quatre pour secouer la paille et la ranger. Quand la batteuse n'était pas actionnée par un manège à chevaux, on devait encore engager au moins quatre forts gaillards pour actionner les manivelles qui faisaient tourner les rouages.

Un certain après-midi où on manquait de personnel, le solide Prosper Jeantat s'attela à la manivelle du «grand roi» de la «mécanique»; Xavier aidait Florent à tourner l'autre manivelle. Marie, une des filles de la maison, achevait de mettre les gerbes dans la machine quand, un brin farceuse, elle grimpa sur la table pour singer une polka. Elle y mettait tant d'entrain que le bas de ses longues culottes bordées de dentelles dépassa un peu la jupe. Prosper se mit à admirer la belle avec tant d'émotion qu'il en oublia de tourner sa manivelle. Les deux compagnons, qui peinaient durement, n'avaient rien remarqué, et la manivelle libre vint heurter violemment les tibias de Prosper, souleva l'amoureux et, quand il pensa réagir, il était trop tard. Il culbuta la tête la première dans le tas de grain. On imagine sa mine... N'empêche que, un peu plus tard, la polka et la culbute aboutirent à un mariage, et ce fut un tout bon ménage.

Mais revenons à «la mécanique». La première batteuse installée à Corgémont en 1820 n'était guère qu'un tam-



Un vieux manège photographié à Saulcy vers 1950.

bour denté entouré de tôle et de fonte, le tout fixé à un solide chevalet de bois. Une planche servait de «glissoire» pour le grain et une autre de table pour défaire les gerbes avant de les mettre dans la machine. Une sorte de couvercle à charnière, appelé «la grange», se soulevait au passage de trop grosses brassées («bourrées») pour éviter que le mécanisme ne se bloque. On l'actionnait donc à bras. A la fin du XIX^e siècle, on se mit à utiliser un manège à chevaux pareil à celui reproduit ici. La grande roue était appelée «le grand roi» et la petite tout naturellement «le petit roi». Primitivement, tout le manège était en bois; le «grand roi» mesurait 1 m. 20 de diamètre, la petite roue ayant 25 cm. Plus tard, on construisit des installations plus rapides et plus robustes; toutes les pièces de ces manèges étaient en métal et démontables.

Grâce à un jeu d'engrenages présenté sur les croquis, on arrivait à une rotation du tambour de près de 2000 tours/minute. Bien après l'introduction de ces machines, les

petits paysans jurassiens continuèrent de battre avec le fléau ou à bras. Jusque vers 1930, on utilisa encore cet outil pour préparer une petite quantité de grain afin d'aller au moulin avant le grand battage automnal. Si on avait voulu monter le manège et «la mécanique», on aurait perdu une journée pour battre trois ou quatre sacs de grain.

Battre en grange avec une batteuse actionnée par des chevaux était malgré tout un travail pénible. La poussière était considérable et il fallait boire plus d'un petit verre d'eau-de-vie pour «la faire descendre». Pas uniquement à cause de la «distillée», mais aussi parce qu'on était content, on chantait parfois tout en travaillant. De temps en temps, les gais lurons plaisantaient et racontaient des histoires sur l'un ou l'autre des batteurs. Une agréable camaraderie régnait à l'époque du battage des céréales et on allait d'une maison à l'autre pour s'entraider.

Texte et croquis: Bruno Jeannerat – Photos: Olivier Evard